5e Année. — N° 2 Abonnements d'un an: 15 francs. — De 6 mois: 8 francs. — De 3 mois: 4 francs. 8 Janvier 1933

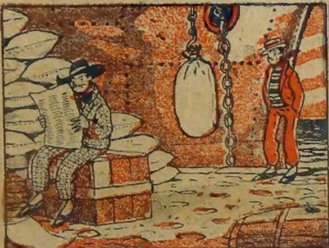
CŒURS VAILLANTS

a cœurs vaillants rien d'impossible.

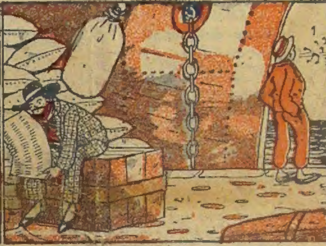
Nouvelle Série -- Hebdomadaire -
Adr: 82 R. de l'Université PARIS 7e
Tel: Littré: 49-95 etc Néguin 1223-59

LES AVENTURES DE CÉSARIN PITCHOUNET

Une farce qui tourne mal







Il faisait chaud ce jour-là sur Marseille! Marius, suffoquant dans la ville, était venu lire son journal sur les quais du vieux port où la brise marine rafraichissait agréablement l'atmosphère. Marius n'était pas seul. Césarin, ce farceur de Césarin, rôdait aussi par là ; apercevant Marius il ne put s'empêcher de lui faire une farce. Saisissant un sac de riz qui se balançait au bout d'un crochet il le projeta violemment dans la direction de son ami. Marius arrivait à l'épisode le plus palpitant d'un roman qui paraissait depuis plus de 25 ans dans le « Petit Canard Marseillais » lorsqu'une page de son journal tomba. Instinctivement il se baissa pour la ramasser. Juste à ce moment-là, le sac de riz arrivait et Marius, tout par hasard, l'évita.







Césarin, lui, sifflotait victorieusement, s'apprêtant à éclater de rire au premier cri de fureur de son ami. Boum ! un violent coup, au bas des reins, lui fit perdre l'équilibre.

Après avoir décrit une courbe gracieuse dans l'air, Césarin vint atterrir dans l'eau du vieux port, au milieu d'une gerbe d'écume. La, il barbota à son aise. Il ne savait, d'ailleurs, que très passablement nager. Aussi, attiré par ses cris, son ami Marius se hâta-t-il de lui lancer une bouée de sauvetage pour l'aider à se tirer de cette mauvaise passe. Césarin, avec beaucoup de mal, réussit à passer son corps dans la bouée, il était sauvé ! Du moins il le croyait !...







Quand la déveine s'attache à un homme, il est rare qu'elle ne le suive pas jusqu'au bout ! Juste au moment où Césarin s'apprêtait à regagner la rive, le bateau au pied duquel il barbotait se mit à lever l'ancre et, celle-ci vint accrocher au passage la bouée de notre héros, le mettant ainsi dans une bien mauvaise posture.

En effet, malgré les cris de Marius et de Césarin, l'équipage du navire, occupé à la manœuvre, ne les entendit pas et, rapidement, le navire prit le large, emportant notre Césarin vers les aventures les plus sensationnelles, tout autour du monde.

La semaine prochaine: **PRISONNIER DES PIRATES**

PETIT LOUIS

RESUME

Un garçonnet d'une douzaine d'années, Petit Louis, s'apprêtait à partir en vacances avec ses petits camarades, mais son papa tombant malade, il renonce, le cœur gros sans doute, mais généreusement, à sa colonie pour soigner le malade.

Le Jour de l'An, le directeur du patronage vient rendre visite à la famille Fouret.

Il fait partir toute la famille aux environs d'Embrun, pour que la santé du papa se rétablisse.

M. Verdelec, le patron de l'usine, l'accueille très aimablement.

Les deux fils de M. Verdelec sont de mauvais garnements. Robert, le plus jeune, sous l'emprise de Louis, revient à de bons sentiments.

On vient d'amener un blessé à l'hôpital d'Embrun. C'est Marcel Verdelec, le voleur de la région.

Louis aide M. le curé à réorganiser son patronage.

Pendant ce temps le blessé connu sous le nº 15 continuait à se soigner.

M. Fouret et Louis suppriment tout ce qui peut le faire soupçonner.

Mais Louis réussit à gagner la confiance des parents de ses nouveaux camarades, qui, petit à petit, obtiennent la permission d'aller à l'église avec leurs amis. Toutes les mamans sont pour lui.

Chapitre XI

Coup de théâtre

« Qu'est-ce donc que tu as fait avaler à Robert pour qu'il soit ainsi transformé, demanda un jour M. Verdelec au jeune Louis ? Non seulement il ne cherche plus à nous causer du tracas, mais, bien au contraire, tous ses désirs sont de nous rendre service et de nous faire plaisir ?

— Moi ! Monsieur, je ne lui ai rien fait boire ! C'est lui tout seul qui s'est transformé !

— Ah ! bah, alors c'est tout seul que le vaurien que tu as connu à ton arrivée ici... ce garnement qui marchait déjà sur les traces de son frère Marcel, autre garnement que je voudrais voir aller au diable et y rester !...

— Oh ! Monsieur, c'est défendu de maudire ses enfants !

— C'est cela ! sermonne-moi aussi !

— Je n'oserais pas !

— Avec cela que tu t'en gênerais !... Tu as bien su river leur clou au Marseillais et au père de Jules, le fameux meneur des cheminots.

— Jules n'a pas encore l'autorisation d'entrer à l'église. C'est très triste pour lui.

— Ah !

— Oui ! parce que cela le prive de se mettre en présence de Dieu !

— Alors, tu crois qu'il est nécessaire d'aller à l'église ?

Louis ne répondit pas, gêné.

— Réponds donc ! reprit l'homme. Envoie-moi une boutade ! Dis-moi ce que tu penses !

— Oh ! Monsieur, je pense qu'un bon catholique ne pose pas une pareille question.

— Tu me prends pour un bon catholique ?

— Bien sûr ! seulement on ne vous voit pas à l'église autant qu'il le faudrait, ajouta Louis en souriant.

— Autrement dit, tu voudrais que... Allons ! dis-le !

— Il serait beau que vous accompagniez Mme Verdelec à la messe et aux offices.

— Moi ?

— Mais oui, vous, le patron !

— C'est cela qui ferait un beau tapage dans toute la ville !

— Tant mieux ! riposta Louis encouragé par la bienveillance de M. Verdelec, plus il y aura de tapage et plus l'exemple fera d'effet. Tous les hommes, ici, ont peur de leurs opinions et se couchent derrière leurs rideaux pour ne pas voir le soleil du bon Dieu !

Et l'accent convaincu et persuasif de Louis fit rire M. Verdelec qui, à demi vaincu, avoua :

— Allons ! garçon, je tâcherai d'être moins lâche et de faire comme ton père qui ne met pas ses pensées dans sa poche.

— D'ailleurs ! vous me devez cela, monsieur Verdelec. Vous m'aviez promis de m'aider à fonder le patro ? Si vous donnez l'exemple ainsi, les hommes et, peut-être... le père de Jules n'oseront plus s'opposer à notre vie religieuse.

— Puisque j'ai promis, je tiendrai. Mais, j'en reviens à mon premier sujet de conversation. Sais-tu que Robert s'occupe de bonnes œuvres ?

— Ah ! répondit simplement Louis, sans se compromettre.

— Oui ! il va à l'hôpital depuis deux jours ; qu'y manigance-t-il ? Il prétend qu'il va faire la lecture à ce mystérieux jeune homme blessé ramassé au pied de la falaise il y a déjà une bonne quinzaine.

— C'est ce qu'il m'a dit... et je lui ai conseillé !

— Eh bien ! Louis, j'en suis tout éberlué. Mon Robert qui détestait l'étude se met à travailler ! Mon Robert qui n'aurait pas rendu un service pour un empire se met à faire la lecture à un blessé !

— Il ne faut pas vous étonner, mais vous réjouir d'un retour au bien.

— Dont tu es l'auteur ! Que n'as-tu connu mon autre fils Marcel ? Il serait encore avec nous !

Louis rougit sans répondre, et comme M. Verdelec entrait à son bureau, la conversation s'arrêta là, au grand soulagement de l'enfant qui craignait de se trahir. Il reprit son travail de jardinage, mais ses pensées étaient ailleurs.

Il savait, par le bon curé, que le blessé allait mieux. Il commençait à s'alimenter mais sa mâchoire brisée ne lui permettait pas encore de parler.

Robert, un jour, avait soumis à son ami le projet d'aller tenir compagnie à son frère et lui faire la lecture de bons livres... de ceux que Louis lui avait prêtés et qu'il aimait tant.

— Comment te recevra-t-il ? demanda le jeune Fouret.

— Je n'en sais rien, répondit Robert. Il ne me battra toujours pas. C'est mon devoir d'y aller, j'irai !

— Va ! fut la seule réponse de Louis.

Et, depuis deux jours, Robert allait passer deux heures auprès de Marcel, au début de l'après-midi.

La première entrevue n'avait pas été très chaleureuse. En reconnaissant Robert, le frère aîné s'était agité, mais le curé était là et son geste apaisa le blessé.

— Un ami ! Il faut avoir confiance ! dit-il.

Et Marcel s'était apaisé, mais son regard ne quittait pas son cadet. Puis ses yeux se fixèrent, inquiets, sur le visage de l'enfant où une cicatrice légère indiquait encore le coup reçu le jour de la fuite éperdue du voleur... de la chute meurtrière.

Cela, Robert le vit ! Il se souvint des préceptes que lui enseignait chaque jour son ami Louis. Il se pencha sur son bourreau et l'embrassa. Puis il s'assit près du lit et commença la lecture du livre que lui avait remis le jeune Fouret.

S'arrêtant fréquemment pour ne pas fatiguer le malade, il restait auprès de lui sans parler, mais priant « en dedans », comme il savait le faire maintenant, et il sentait bien qu'à ces moments-là, les yeux de son frère ne le quittaient pas, s'efforçant de deviner ses pensées.

Le troisième jour, comme il allait se retirer sans bruit, son frère paraissant endormi, il vit les yeux de ce dernier s'ouvrir, ses lèvres faire un geste qu'il crut comprendre.

Alors, à nouveau il se pencha sur Marcel, l'embrassa, lui disant tout bas :

— Je t'aime bien, Marcel, et nous te sauverons !

Les lèvres se tendirent pour embrasser, elles aussi, tandis que de grosses larmes coulaient sur les joues, mouillant le pansement.

Et les deux frères restèrent quelques instants immobiles, heureux de se retrouver dans de meilleures dispositions.

Cet après-midi-là, Robert fut éblouissant d'entrain au patro, la joie l'avait transfiguré et Louis partageait son bonheur, ayant eu, aussitôt, la confidence de son ami.

Quand les deux douzaines de gars du patro furent entrés à l'église faire une courte prière avant de se disperser... et que le pauvre Jules fut resté à la porte par obéissance, Robert emmena le sacrifié dans la grange, au pied du crucifix et pria avec lui, lui redonnant espoir d'obtenir la même permission que ses compagnons.

Robert voulait que tous fussent heureux autour de lui, il se fit fort d'un meilleur avenir.

— Tu crois que papa voudra bien, un jour ? demanda le pauvre Jules en se relevant.

— Qu'est-ce qu'il dit quand tu rentres à la maison ?

— Rien ! Je lui dis bonjour, il lève les yeux sur moi, me dévisage, puis se replonge dans la lecture de son journal.

— C'est tout ?

— Quelquefois je le surprends, pendant le dîner, à me regarder à nouveau, comme s'il voulait deviner mes pensées, puis il détourne les yeux dès que je m'en aperçois. Que faut-il faire ?

— Ecoute, conclut Robert, on va demander à Louis !

Le jeune Fouret entrait à ce moment dans « la salle du patro », accompagnant le vicaire. Robert et Jules se précipitèrent vers eux et entreprirent de leur expliquer la situation. Mais comme ils parlaient tous deux ensemble, leurs interlocuteurs n'y comprirent rien et durent leur imposer silence.

Puis, Jules fut prié de raconter son « histoire », tandis que Robert piétinait sur place avec tant d'impatience que le vicaire le fit asseoir sur une pierre, à côté de lui, laissant Louis diriger l'enquête.

Très adroitement, le prêtre abandonnait, apparemment, toute direction au jeune Fouret et à ses « meneurs », Robert, Jules, Marius. En vérité, il était toujours là, conseillant les enfants et donnant son avis sous la forme indirecte de :

— Ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux faire ceci ou cela ? ,

Qui provoquait, chez l'interpellé, la réponse immédiate :

— Oh ! c'est vrai, M'sieu l'abbé ! J'y avais pas pensé ! Veine que vous soyez trouvé là, j'allais faire une bêtise !

Le petit amour-propre du « meneur » n'était pas froissé, au contraire, et les choses suivaient leur cours normal.

Tout en calmant la fièvre de Robert, le vicaire écoutait attentivement la conversation.

— C'est tout, demandait Louis, ayant écouté le récit de Jules, déjà fait à Robert.

— Oui !

— Et alors, quand tu rentres chez toi, tu ne remercies jamais ton père de ce qu'il t'a permis de bien t'amuser ?

— Non ! Je n'y pense pas !

— Tu ne lui racontes pas ce que tu as fait ? Tu ne lui dis pas les noms des « nouveaux » ? Ton père voudrait bien savoir ce qui se passe au patro et tu ne lui dis rien !

— Je n'ose pas !

— Il faut oser... aujourd'hui même ! ordonna Louis.

— Ne crois-tu pas, Louis, intervint le vicaire, que cela étonnerait le père de Jules si ce dernier lui racontait, ce soir, de but en blanc, ce qu'il fait au patro ? Avec lui, il faut éviter la surprise qui le mettrait sur ses gardes.

— Oui ! c'est vrai, il faut aller doucement, remarqua le « meneur ». Alors, Jules pourrait profiter d'un événement... sensationnel !

— Tu en as un en réserve ?

— Peut-être... demain dimanche, à la sortie de la grand'messe...

— Ah ! ah !... eh bien ! en effet, ce serait une bonne occasion à saisir, Jules.

— Je serai là, dimanche, près du porche, répondit le garçon.

— Et tu verras ! triompha Louis.

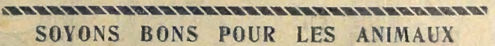
★

Robert n'eut nullement besoin de chercher longtemps pour trouver la cause de l'émoi qui agitait la place de l'église, le lendemain dimanche, à l'heure de la sortie de la messe paroissiale.

M. Verdelec, très digne quoiqu'un peu pâle, quittait l'église où il avait assisté à l'office, et traversait la ville donnant le bras à sa femme dont la joie était bien visible.

Sur le pas des portes, les commères connaissaient déjà l'événement et les hommes en étaient informés.

(A suivre.) Jap.



SOYONS BONS POUR LES ANIMAUX





Toto n'aime pas Bob, le petit chien; il le bouscule fréquemment. Cela fait beaucoup de peine à Jacqueline. Comme elle dessine bien, elle fait le portrait du chien sur la plinthe de la salle à manger.





— Encore toi, crie Toto, tu vas me le payer... Et il donne du pied dans les côtes du pauvre animal, mais le chien était fort dur... et Toto ne s'y frottera plus !

Les étrennes de la concierge

— M'dame Michu !

— Quoi ?

— Je vous la souhaite bonne et heureuse !

La concierge se retourne, bourrue comme toujours, et se trouve en face de Jean Larcher, douze ans, la taille bien prise dans son sweater de laine blanche, l'œil légèrement coquin sous la chevelure embroussaillée, et qui la regarde en souriant.

— Bonne et heureuse... bonne et heureuse... C'est vite dit.

— Dame, vous savez, m'dame Michu, c'est tout ce que je peux vous offrir comme étrennes, moi... J'ai pas d' sous.

— Je ne t'en demande pas non plus... Seulement, tu me dis que tu me souhaites une bonne et heureuse année... alors, ça me fait pitié, quoi !

Et la vieille femme retourne à son fourneau, plus grognon que jamais.

⁂

Si vous croyez que c'est ça qui va décourager l'ami Jean, vous vous trompez. On est un Cœur Vaillant ou on ne l'est pas. Et lui, Jean, en est un, et un fameux.

— Ça va donc pas c' matin, m'dame Michu ?

— C' matin ?...c' matin ?... pas plus c'matin que les aut' matins, les aut' jours, et les aut' nuits... Comment veux-tu que ça aille ?

— Pourtant, un jour comme aujourd'hui...

— Ben quoi ? Qu'est-ce qu'il a ce jour-là ?

— Il a qu'il est le jour de l'an... que c'est un jour à mandarines et à crottes de chocolat... un jour ousqu'on s'embrasse et où qu'il faut pas faire la tête.

— Pas faire la tête ?... Je voudrais



La concierge, bourrue comme toujours...

bien savoir celle que tu ferais, toi, si t'étais à ma place... Regarde-moi un peu !

— J' vous regarde, m'dame Michu.

— Oui, et tu te dis que tu ne regardes qu'une vieille bête...

— Oh ! non... pas vieille... Enfin, j'veux dire que...

— En tout cas, tu vois la femme la plus malheureuse qui existe.

Et la voilà qui mène Jean devant la commode, au-dessus de laquelle elle lui montre des photographies :

— Tu vois, là, c'est mon mari, mort à la peine... s'est tué au travail... Là, c'est mon garçon, mon petit Marc... il serait grand à présent ; je l'ai perdu quand il avait ton âge, une sale méningite me l'a enlevé ; il était comme toi, le même sourire, la même allure... oh ! mon Dieu... Ici, sa petite sœur, morte à six ans... Tu entends ? à six ans... Si c'est pas une pitié !

— .....

— Et tout à l'heure, tu disais qu'aujourd'hui, c'est un jour où on s'embrasse ?... J' voudrais bien savoir qui m'embrassera, moi, aujourd'hui ?... Autrefois, oui, mes deux petits me sautaient au cou ce jour-là... Et maman par-ci, et maman par-là... Moi, je leur donnais leurs petites étrennes... Et ils étaient heureux, fallait voir... Aujourd'hui, je vais être toute seule.

— Pauv'mâme Michu !

— Ah ! J'comprends que tu sois heureux, toi... et que tu le guettes, le jour de l'an !

— Oh ! vous savez, chez nous, on n'est pas riche, et faut pas croire qu'on va me donner tant de choses.

— S'agit pas de choses... Mais tu vas câliner ton papa, ta maman, ton grand frère... Seulement, attends un peu, ça durera peut-être pas toujours. La maladie peut venir, tu sais... Et puis, si tu lisais les journaux, tu verrais qu'on parle encore de guerre... ton grand frère aurait l'âge, cette fois...

— Oh ! m'dame !

Jean s'est reculé d'un pas ; ses grands yeux clairs sont pleins de larmes. La concierge, un peu honteuse tout de même de ce qu'elle vient de dire, voudrait se rattraper... Elle a dit ça comme ça... C'est des mots qu'on dit quand on a le cafard... des choses qui vous viennent brusquement, les jours où on a trop de peine...

— Tu vois, t'aurais mieux fait de pas venir... Le bonheur des autres, v'là que ça me rend méchante à c't'heure.

⁂

Jean regarde toujours la mère Michu... Faut-il qu'elle en ait de la peine, tout de même, cette pauvre vieille, pour dire des choses pareilles. C'est vrai que ça va être bien dur aussi de rester seule, toute la journée, au fond de sa loge, tandis qu'elle entendra au-dessus de sa tête les allées et venues des autres familles qui seront tout à la joie.

— Mâme Michu, pourquoi que vous ne parlez jamais de ça au Bon Dieu ?

La concierge hausse les épaules. Le Bon Dieu ? Il n'avait qu'à lui laisser ses enfants ; elle n'en demandait pas plus...

Jean comprend que ce n'est pas le moment de discuter... Faudrait trouver autre chose...

— M'dame Michu ?

— Quoi ?

— Tout à l'heure vous disiez... Enfin, c'est vrai que je ressemble à votre petit Marc, qui est mort ?

La vieille femme fait oui de la tête.

— Alors, je voudrais... mais je ne sais pas si ça vous plaira... je voudrais vous embrasser de sa part, comme il faisait autrefois, au jour de l'an... Vous voulez bien ?

Et sans attendre la réponse, Jean s'est avancé et, levé sur la pointe des pieds, il baise le vieux front ridé... Les boucles brunes du petit fraternisent avec les vieilles mèches toutes grises.

— Voilà, m'dame Michu, c'est de la part de Marc... Comme ça, vous ne pourrez pas dire que personne ne vous a embrassée aujourd'hui.

Et il s'est sauvé bien vite, parce que les yeux lui piquaient drôlement... Il a bien entendu la concierge qui disait, d'une voix drôle, toute changée :

— Mon petit Jean... mon petit Jean...

Mais il était déjà au deuxième étage.

⁂

Mais quelqu'un qui a été bien étonné, trois jours plus tard, c'est M. l'abbé qui a reçu à son confessionnal une vieille femme qui n'avait pas communié depuis vingt ans, et qui lui a demandé en sortant s'il connaissait Jean Larcher.

— Mais oui, Madame. Il vient à mon patronage.

— Eh bien ! vous lui direz que je me suis confessée, et que je raconterai dans l'avenir toutes mes peines au Bon Dieu... Ça lui fera plaisir, à Jean.

— Mais, Madame... quel nom donnerai-je ?

— Vous lui direz que c'est de la part du petit Marc... Il comprendra.

Pierre Rougemont.

— Ça ne va donc pas c'matin, M'dame Michu ?

LES PETITS MEUBLES EN BOITES D'ALLUMETTES

Ne jetez jamais les grosses boîtes d'allumettes suédoises. On en fait de petits meubles très précieux pour ranger les boutons, les épingles et aiguilles; des petits riens y trouveront place également.

Commencez par nettoyer soigneusement les boîtes en enlevant le papier qui les recouvre, soit à la vapeur, soit avec un chiffon trempé dans de l'eau chaude.

Ne laissez pas les boîtes séjourner dans l'eau, car elles sont d'un bois trop léger qui se gondolerait aussitôt.

Laissez-les sécher, puis peignez-les d'une couleur vive avec une peinture séchant rapidement.

Pour peindre, il faut ôter les tiroirs de la bande extérieure. Chaque pièce doit être mise à sécher séparément à l'abri de la poussière.

Une fois la peinture sèche ,rentrez les tiroirs dans la bande. Badigeonnez de colle un des côtés du premier tiroir, les deux côtés des deux tiroirs suivants et un côté du dernier tiroir. Posez-les côte à côte, afin qu'ils adhèrent ensemble.

Quand ils forment un groupe compact, en coller le dessus, poser une deuxième rangée de boîtes d'allumettes collées entre elles comme il a été dit plus haut.

On en place ainsi trois rangées, ce qui fait douze boîtes ou tiroirs. On confectionne un second bloc de bouze boîtes semblable au premier, puis on les pose l'un contre l'autre et on les enserre dans une bande de papier fantaisie ou de toile cirée, que l'on colle afin qu'ils ne fassent qu'un et forment un petit meuble très solide. Vous pouvez illustrer vous-même ce papier et le colorier à votre goût.

Les poignées des tiroirs seront faites d'une grosse perle.

Je suis persuadé que ce joli petit meuble fera la joie des Cœurs Vaillants.

Le Vaillant Bricoleur.

COIN DES LOUVETEAUX

Des larmes au sourire

Pas grand pour ses huit ans, mince et frêle, deux grands yeux couleur de pervenche, brillants comme des étoiles dans un visage rosé de blondin, tel était mon ami Pierrot. Il ne faisait pas grand bruit, passait facilement inaperçu, mais, dans sa petite tête, se bâtissaient les projets les plus héroïques et les plus fous, les aventures les plus extraordinaires et les plus périlleuses.

Et cela mettait comme un rêve au fond des pervenches qu'il levait sur moi, confiantes, pour me dire bonjour. Alors, comme Pierrot m'honore de sa confiance, quelquefois j'interrogeais et, quelquefois, aussi, il me racontait la belle histoire qui trottait dans sa petite tête.

Ce fut ainsi qu'un soir, rayonnant, expansif comme je ne l'avais jamais vu, il me raconta son entrée, à la meute :

— Oh ! une si chic meute, avec un chef !!!

Et, tandis que Pierrot me parlait de son louvetier, ses yeux devenaient des bouquets d'étincelles. Tous les jeudis, depuis ce jour, je recevais le compte rendu de la réunion conté d'une voix enthousiaste ou voilée de rêve selon qu'il



On va prendre une photo.

s'agissait d'un jeu ou d'une histoire belle, oh ! si belle.

Et voici qu'un de ces soirs, comme les petits pieds tapant sur l'escalier je courais ouvrir la porte, je reçus contre moi petit Pierre en sanglots. Croyant à une chute ou à une mauvaise rencontre, je cherchais où il avait mal. Entre deux hoquets, essuyant ses yeux avec son foulard, faute de trouver dans son mouchoir ruisselant une place sèche, Pierrot m'avoua le motif de sa peine. Son chef partait pour faire son service militaire, et dimanche serait la dernière réunion.

— Mais il reviendra, hasardai-je.

— Oui, mais dans onze mois seulement. Pensez combien cela fait de réunions sans le voir !

Et Pierrot de se désoler de plus belle.

. . . .

Le dimanche, au local, grand branle-bas, comme vous le pensez. Les sizeniers se sont concertés. Les blancs offriront, au chef, des fleurs (quelques dahlias d'arrière-saison). Les gris réciteront un compliment écrit par leur sizenier, un compliment où il est beaucoup parlé de la jungle et où les futurs camarades qui privent les petits loups du chef tant aimé sont traités d'affreux bandarlogs. Enfin, les noirs, parmi lesquels est un artiste, apportent triomphalement un loup dont les poils, tracés en noir, représentent le nombre de jours que le soldat doit passer loin de sa chère meute.

— On en efface un chaque jour, explique l'auteur du chef-d'œuvre.

Donc la meute est sur pied et, tout l'après-midi, dans cette dernière réunion qui est encore plus chic que les autres, c'est vraiment une meute modèle.

Cercle de parade ! Les blancs, les gris, les noirs s'avancent successivement, bien émus. Quelques mots du chef. Ah ! comme il est vraiment le grand frère, comme il comprend bien ses petits loups, et comme il dit juste les paroles qu'il faut pour atténuer leur chagrin ! Mais c'est trop fort ! Des lèvres se contractent, des nez se froncent et, bientôt, des yeux pleurent, mais pleurent comme tombe la pluie en hiver.

Le chef remonte les courages :

— Allons, rengainons larmes et mouchoirs et, pour clôturer, un beau hurlement !

Mes petits loups, qu'il fut bien poussé, ce grand hurlement-là !

Il faut partir. Les mains se pressent, tièdes, un peu poussiéreuses, dans la longue patte du chef. Mais une minute. On va prendre une photo pour que le louvetier, dans sa garnison lointaine, emporte un souvenir vivant de ses petits frères et les revoit souvent :

— Vous direz bonjour, le matin et le soir, chef ?

(Lire la suite page 8.)

Tintin et Milo

Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.

Après une aventure sinistre qui a failli coûter la vie à ce pauvre Tintin, ils font la rencontre d'un bon Père Missionnaire qui les conduit à son poste.







A.C... C'EST AL CAPONE LE BALAFRÉ, LE ROI DES BANDITS DE CHICAGO, QUI APRÈS AVOIR ÉTABLI SON CONTROLE SUR LA MAJORITÉ DES PROFESSIONS DE CETTE VILLE, A DÉCIDÉ, AFIN D'AUGMENTER SES REVENUS, DE "CONTROLER" LA PRODUCTION DU DIAMANT AU CONGO. AL CAPONE AVAIT SUIVI VOS AVENTURES EN RUSSIE. LORSQU'IL A APPRIS VOTRE DÉPART POUR LE CONGO, IL A CRU QUE VOUS AVIEZ EU VENT DE SES PROJETS ET IL A DÉCIDÉ DE VOUS FAIRE DISPARAITRE. IL ATTACHA A VOS PAS, UN BANDIT, QUI AVAIT POUR BUT DE VOUS SUPPRIMER. SI CELA ETAIT FAIT, NOUS COMMENCIONS A SEMER LA TERREUR ICI.....







Eh bien ! la voici la septième question que je vous avais promise.

Tranquillisez-vous : il s'agira, tout comme pour les autres, de reconstituer les phrases ci-dessous à l'aide des mots que nous vous donnons.

Vraiment, ce concours est des plus faciles, surtout si vous avez pu vous procurer le joli livre que nous vous avons recommandé : l'*Imitation du Petit Jésus* (1).

aime — amis — autour — descendu — étable — fait — gêner — lit — maison — mourir — mourir — obéir — ouvrier — palais — pauvres — plaisir — rester — roi — rois — sacrifier — servir — tranquille — vivre.

(1) En vente à l'Ogéo, 80, rue de l'Université, Paris (7e). Compte chèques postaux : Paris 1329-11. Prix : 8 fr. 25 franco.

NOTRE GRAND

Se ..., c'est se déranger, se ..., pour me rendre ..., pour ..., pour faire ... ou seulement pour montrer qu'on ... C'est ainsi que j'ai ... pour les hommes. J'aurais pu ... dans mon Ciel, ... en mon éternité, et je suis ... sur la terre. J'aurais pu y ...

…ilou au Congo

Mais un chef de la tribu des Ba-Bao-Ro'm, les adversaires de celle des M'Hatuvu, veut faire périr Tintin.

Milou apporte à Tintin une lettre qu'il vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il va pouvoir interroger.













ES
ONS
ER
ON
E
DE
AI-
EN-

…AND CONCOURS

…vrier
…ester
… —
… me
…ule-
…ainsi
… pu
…, et
…y ...

dans un grand ..., et j'ai mieux aimé d'abord une ..., puis une petite ... toute simple. J'aurais pu être ... et j'ai mieux aimé être ... J'aurais pu avoir pour ... les ... de ce temps, et j'ai vécu avec les ... gens. J'aurais pu ..., enfin, dans un ... avec tous ceux qui m'aimaient ... de moi, et j'ai voulu ... seul sur la croix.

Je crois qu'il n'est pas superflu de vous répéter que vous devez garder toutes vos réponses jusqu'à la fin du concours.

Cela ne veut pas dire que vous deviez ne les chercher que lorsque vous aurez toutes les questions. Cela vous donnerait un trop grand travail; il vaut mieux que, chaque semaine, vous prépariez la réponse que nous demandons; ainsi vous avez tout le temps de préparer un travail bien net, bien soigné. Ne l'oubliez pas, la commission des concours sera très sévère sur la propreté des travaux qui lui seront envoyés et donnera une note spéciale pour la manière dont vous aurez présenté vos réponses.

Allons, tous à l'ouvrage !

Votre ami, Jacques Cœur.





Les Mémoires d'un poupon de celluloïd

RÉSUMÉ

Un beau poupon de celluloïd attend, derrière la vitrine du marchand de jouets, qu'un acheteur vienne le délivrer de sa prison.

Un vieux monsieur, à l'air bien respectable, mais pauvre d'allure, le choisit et le rapporte à sa petite fille dont la joie ne connaît pas de bornes.

La petite France, malade jusqu'alors, reprend des forces.

Le bonheur semble revenir dans la maison. Le jour de la Pentecôte, M. Pagliano tient les orgues de la cathédrale. Quel honneur pour l'artiste qui a conquis le titre d'organiste. Il donne des leçons de chant, en particulier à une jeune femme riche, Mme Valbert.

Mme Valbert semblait, ce jour-là, extrêmement fatiguée.

« Je suis désorganisée ! expliqua-t-elle. Ma bonne d'enfants m'a laissée ce matin ; l'institutrice des petites part aussi... J'ai été obligée d'amener ma fille avec moi. J'espère, Monsieur, qu'elle ne sera pas trop insupportable !... J'en ai une plus grande ! celle-ci est mon numéro deux. »

Elle ôta ses gants et son chapeau, redres-



— Non ! non ! non !... moi veux pas !

sant, d'un geste lassé, sa tête couronnée de cheveux trop lourds. France, assise devant la table, écrivait un devoir. M. Pagliano et Mme Valbert se dirigèrent vers le piano. Zézette, avisant, sur une chaise, le sac de sa mère, parut bientôt complètement absorbée.

Au milieu des accords, un bruit métallique fit sursauter les virtuoses. Zézette, ravie, brandissait le sac ouvert et vide ; des sous roulaient encore dans toutes les directions.

— Petite vilaine !... jeta Mme Valbert énervée.

— Tout par terre !... Moi fait tomber !... clama triomphalement Zézette qui, entre parenthèses, parlait fort mal pour ses trois ans.

— Je le vois bien que tu as tout fait tomber ! gronda sa mère.

En un instant, trois personnes furent à quatre pattes. Zézette, trouvant le jeu joli, en profita pour disparaître sous la table, d'où nulle objurgation ne réussit à la déloger.

Mme Valbert poursuivait sa monnaie sous les meubles. M. Pagliano eut l'idée, pour apprivoiser Zézette, d'aller me prendre sur le buffet. Geste infiniment simple qui allait pourtant changer ma destinée !...

L'effet fut immédiat : on vit émerger la tête mutine. Cinq minutes plus tard, Zézette, blottie en un coin, suçait consciencieusement l'un de mes pieds.

A vrai dire, je ne trouvais pas fort agréable cette façon de me balancer la tête en bas ! Je ne prévoyais guère l'explosion de désespoir qui allait suivre.

Quand il fut question, pour la petite, de me remettre à M. Pagliano, des cris effrayants éclatèrent :

« Non ! non ! non !... Moi veux pas !...

Zézette ne pleurait point ; elle hurlait. France et son grand-père se consultèrent du regard.

« Elle est si petite !... Laissons-la lui !... »

Mme Valbert se confondit en excuses. Au fond, cette concession, qui calmait sa fille, la ravissait. Remorqué par l'intraitable Zézette, je franchis le seuil de la modeste demeure où j'avais vécu de douces années. France, je l'ai dit, ne jouait plus à la poupée. N'eût-elle pas un regret, un pincement au cœur en me voyant partir ?... Pour moi, je n'ai jamais pu m'habituer à cette rigueur du destin qui veut qu'ici-bas rien ne soit immortel. Bien des gens, en définitive, doivent penser comme moi. A peine une relation se transforme-t-elle en amitié, qu'elle disparaît et fait place à d'autres.

Sens est une des rares villes où l'on monte encore, pour se déplacer, dans une voiture traînée par un cheval ! L'auto des Valbert, qui nous transporta immmédiatement à la jolie maison du cours Tarbé, faisait presque exception à l'époque dont je parle. Je n'étais, comme bien on pense, jamais monté en auto.

(A suivre.) Berthe Colardeau.

LA PLUS BELLE HISTOIRE



Hérode est de plus en plus troublé par cette visite des mages venus de l'Orient pour vénérer celui qu'ils appellent le Roi des Juifs.

L'étoile a disparu depuis leur arrivée à Jérusalem, mais les prêtres Juifs ont retrouvé la prophétie qui annonçait la naissance du Messie à Bethléem.

— Allez-y! dit Hérode aux mages. C'est



une petite bourgade qui n'est pas bien loin d'ici. Mais revenez me voir et rapportez-moi des nouvelles, car, moi aussi, je voudrais présenter mes hommages à ce petit roi.

Hérode est un menteur, un fourbe et un lâche. Il a peur pour son trône et sa pensée secrète est de se débarrasser de



cet enfant qui attire déjà à lui les peuples de l'Orient.

Au sortir de Jérusalem, une grande joie attend les mages. L'étoile brille de nouveau devant eux. Ils reprennent immédiatement leur marche à travers la Judée. L'étoile les conduit vers le sud, jusqu'à Bethléem, la ville de David.



Joseph et Marie ont quitté l'étable où est né Jésus. Les bergers ont dû leur indiquer une maisonnette dans Bethléem où ils seraient un peu mieux. Ça ne vaut tout de même pas Nazareth. Mais ils espèrent bien y retourner quand le petit Jésus sera assez fort pour supporter le voyage. Joseph a repris son métier de charpentier, mais il est peu connu, et la



clientèle est rare. Ils ont une vie très pauvre.

Les mages arrivent dans Bethléem. L'étoile s'est arrêté au-dessus d'une pauvre maison. Ils entrent et trouvent Joseph qui travaille et la Sainte Vierge qui soigne son petit Jésus. Ils se prosternent devant l'Enfant et lui offrent les présents qu'ils ont apportés de l'Orient.



Ni Marie ni Joseph ne s'étonnent, car ils savent que ces hommages sont dus à leur petit Jésus. Ils acceptent les honneurs avec autant de simplicité qu'ils ont supporté le mépris. Les mages offrent l'or, le présent que l'on offre aux rois, car ils savent que Jésus est roi. Et la myrrhe, et l'encens que l'on brûle devant les statues des dieux, dans leur



pays. Ils savent que l'Enfant devant qui ils se prosternent est le seul Dieu...

Puis, les mages sont repartis. Ils ont dressé leurs tentes dans un champ, près de Bethléem. La nuit descend sur le camp. Les mages sont endormis. Un songe mystérieux les trouble pendant leur sommeil. Un ange les avertit que le Seigneur, qui les a guidés jusqu'à l'Enfant, leur ordonne de ne pas passer par Jérusalem pour retourner chez eux. Hérode n'attend, en effet, que la visite des mages pour envoyer tuer l'Enfant. Les mages, obéissants, sans chercher à comprendre, lèvent le camp, et, à travers le désert, repartent vers l'Orient. Ils n'oublieront pas, eux non plus, leur première rencontre avec Jésus.



MOUMOUTH

l'éléphant blanc

Histoire fantastique inédite de PETIT-MURET

RESUME

Le Royal Circus avait installé ses tentes dans la grande capitale du Sud-Ouest.

Parmi la troupe de nombreux clowns et acrobates, figure le petit Ephraïm, un enfant qui a été recueilli par charité.

Celui-ci s'est lié d'amitié avec Jappy, le petit chien savant, et Moumouth, l'éléphant blanc qui a gagné sa confiance depuis le jour où il l'a arraché des mains de l'écuyer chef qui le maltraitait. Un incendie très grave se déclare dans le cirque. Moumouth réussit à s'évader.

Ils arrivent dans un beau petit village qui monte, qui monte...

Agacé par la trompe de l'automobile du docteur qui voudrait le dépasser, Moumouth, tout comme s'il était au cirque, prend la voiture et la jette dans le fossé. Heureusement le docteur n'est pas blessé.

Le voyageur regarda un instant sa voiture endommagée. Il y avait en somme peu de chose. Moumouth s'était contenté de la soulever et de la remettre à terre. Quelques coups de marteau chez le forgeron du coin et l'on eut tôt fait de redresser la pièce faussée. L'auto put reprendre sa route.

Moumouth, sans plus s'en inquiéter, avait continué son chemin, et il arrivait devant la boutique d'un marchand de primeurs.

Admiration ! Rarement avait-il vu aussi belle boutique, avec des bananes, avec des raisins dorés, avec de grands récipients pleins de lait blanc comme neige.. Et tout les cuivres brillaient, étincelaient à l'envi.

Derrière le comptoir, un bonhomme, ma foi, sympathique, la bonne figure grasse, ronde comme une pleine lune. Sur l'abdomen proéminent, un magnifique tablier blanc, éclatant de blancheur, il attendait la clientèle.

Le marchand de primeurs apercevant le pachyderme devant son magasin, lui sourit d'un large sourire, peut-être parce que Moumouth était une bête splendide, peut-être aussi parce que le marchand de primeurs était heureux de vivre, et, quand on est heureux de vivre, on sourit aisément à tout le monde, sans trop savoir pourquoi.

Et Moumouth prend ce sourire pour une invitation à entrer ! Mais il n'avait pas calculé la hauteur de sa stature et la hauteur de la devanture. Attention. Catastrophe !

Oui, quand il vit un sourire si engageant fleurir sur les lèvres du laitier, notre éléphant n'y tint plus, surtout qu'il avait été un peu agacé par son incident avec l'automobile. Il était donc ravi de trouver quelqu'un qui lui fût sympathique. Il voulut entrer saluer le marchand ! Quelle bosse au front ! Trop haut de taille, il venait de se heurter le crâne au sommet de la devanture.

Ah ! par exemple, c'était trop fort ! Comment ? On lui disait d'entrer et cette espèce d'énorme poutre allait l'en empêcher et lui barrer le passage ? ça ne s'était jamais vu ! Lui qui avait autrefois transporté d'énormes troncs d'arbres tout entiers ! On allait voir un peu !

Que fit Moumouth ? Ah ! il était rapide dans ses décisions. Reculant d'un pas, il plaça son énorme front sous la poutre malencontreuse et exerça une puissante poussée de bas en haut.

Malheureusement, la petite maison était construite en briques et la devanture manquait par trop de solidité... Dans un nuage de poussière, la poutre tomba avec fracas. Le laitier, effrayé, se réfugia dans sa cuisine, et Moumouth, tout penaud, ayant reçu pas mal de plâtras dans les yeux, resta dans la rue en disant :

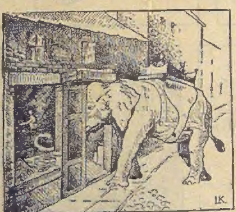
— Pour une fois que quelqu'un m'est sympathique, c'est dommage, je ne peux même pas répondre à sa sympathie et aller lui serrer la main !

Les voilà repartis, le chien, le garçon, l'éléphant; tous les trois, dans la rue tortueuse, ils s'en vont. La côte est dure, le soleil brûle et Moumouth a soif.

Comme il eût volontiers bu de ce lait qui avait l'air si frais dans la boutique du crémier ! Enfin, il fit contre mauvaise fortune bon cœur, attendant, pour étancher sa soif, qu'on rencontrât quelque fontaine ou quelque source.

Il est 9 heures du matin. On arrive sur une petite place. A gauche, ça sonne... ça sonne... comme le téléphone, mais une sonnerie ininterrompue. Il y a de grands panneaux en bois; sur ces panneaux, des affiches. Si l'éléphant savait lire... mais lui aussi est Américain, ou du moins il a tellement vécu en Amérique ! Il ne connaît pas le français, Jappy non plus, Ephraïm non plus.

Et sur le fronton de l'immeuble on peut



Il plaça son énorme front sous la poutre...

lire, en lettres d'or : « Cinéma des Familles ».

Notre éléphant s'arrête et se demande ce que signifie cette sonnerie qui lui agace le tympan.

Et soudain, un grand air de musique, une valse...

Notre éléphant n'était pas insensible au rythme de la musique. Le voilà qui esquisse vaguement un pas de danse, lui qui était habitué à la musique des trombones et des saxophones du Royal Circus.

Mais que peut-il bien y avoir dans cette grande maison où les gens affluent, où des enfants entrent après s'être attardés un peu tout de même à regarder curieusement notre éléphant.

S'il faisait comme tout le monde ?

Dans le vestibule, il y a une petite cage en verre. Dans cette cage, une dame ou une demoiselle. Les messieurs, les dames, les petits garçons, les petites filles lui donnent des pièces de monnaie. Ils passent par la porte de côté, ou par la porte du milieu, ou par la porte de droite.

— Tiens ! dit Moumouth, ce doit être amusant puisqu'ils y vont tous.

D'autant plus que, de temps en temps, lorsque s'ouvre une porte, un air de musique envahit la rue, invitant à entrer pour jouir du spectacle.

Moumouth croit qu'il y a derrière ces hautes portes une grande salle parce que ça résonne, tout comme ça résonnait dans l'enceinte du Royal Circus, et il voudrait bien aller voir ce qui se passe : notre éléphant est si curieux ! Ses yeux un peu moqueurs, fureteurs, et ses oreilles à l'écoute, cherchent incessamment quelque chose de nouveau. Quant à Jappy, dans son panier, lui aussi est tourmenté par le démon de la curiosité.

Ephraïm, lui, ne désire rien voir. Il a tellement sommeil ! Il voudrait bien que l'éléphant s'arrête encore une autre fois dans une prairie pour dormir tout son saou. Mais l'éléphant a d'autres projets en tête; car, subitement, il n'y tient plus: la dame, derrière la cage vitrée, a l'air tellement gracieux qu'il se dit:

— Après tout, on peut bien faire comme tout le monde et entrer dans cette belle maison où il y a de la musique, et puis, où tout le monde entre !

Le voilà qui s'avance dans le vestibule. Imitant les gens, imitant les enfants, il essaie de passer sa trompe à travers le guichet !... Tableau indescriptible !

Stupeur de la dame à la vue de ce singulier spectateur. Elle est telle suffoquée que sa chaise se renverse. L'éléphant, effrayé lui-même, retire vivement sa trompe.

Puisqu'on ne veut pas lui donner le petit papier, il s'en va froidement vers les portes du milieu. Celles-là sont très hautes, il peut passer. Il pousse, et le voilà entré en plein dans la grande salle du « Cinéma des Familles ».

Pour une surprise, c'était une surprise ! Ses yeux perçants ont vite fait de distinguer les spectateurs assis sur les gradins, et puis l'orchestre qui jouait une valse lente autrichienne. Ça lui plaisait assez ces valses à Moumouth, parce que la musique tonitruante et barbare du Royal Circus lui avait toujours tapé sur le tympan. Cette valse-là lui était agréable. Il se laissait bercer, et il regardait sur le mur du fond l'espèce de grand carré blanc lumineux, mais il n'y voyait rien.

Mais après quelques minutes d'attente, ce carré blanc s'anima. On y vit passer des gens qui couraient, d'autres qui ne couraient pas, d'autres qui gesticulaient, des automobiles qui se poursuivaient à une allure vertigineuse. Dans le vaste cerveau du pachyderme un intense travail se produisait. Mais il avait beau chercher à comprendre; impossible ! Jappy, lui non plus, ne saisissait pas, mais il se consolait en se laissant bercer par les flots d'har-

MOTS CROISÉS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1	D	I	E	U		S	O	I	T		C	E	A	N	S
2	A	D	M	I	N	I	S	T	R	A	T	I	O	N	S
3	G		E				O				H				O
4	R		S		Y		U	R	I		A	P	L		I
5	E		S				H	A		E	L	A		D	S
6	A		A	S	A		A	I	N		L	I	T		S
7	B		G	A	I		I	L	E		I	R	E		O
8	L		E				T				U				N
9	E	N	R	E	G	I	S	T	R	E	M	E	N	T	S
10	B	O	N		A	N				M	A	L		A	N

Solution du problème précédent

Amusons-nous...

Les poseurs de bombes

Deux camps éloignés de 100 mètres et délimités par des pierres (cercle d'un pas de diamètre par joueur). Combat individuel ou collectif, prise d'insignes.

Le but est d'aller poser des bombes dans le camp ennemi, c'est-à-dire d'aller planter ses bâtons, fanions ou drapeau, etc.

Les prisonniers délivrés

Terrain très couvert, boisé et accidenté.

Deux camps : défenseurs et attaquants.

Les défenseurs prennent par simple touche.

Ils établissent un camp de 25 mètres de rayon choisi de telle sorte que de tous les points de la limite on ne puisse voir le centre du camp.

Ils doivent se tenir constamment en dehors de cette limite sauf pour venir y attacher un prisonnier.

Les attaquants y laissent un prisonnier faiblement attaché et vont choisir un refuge. Puis ils doivent délivrer leur prisonnier.

A la fin du jeu, les défenseurs gagnent 3 points par prisonnier.

Les attaquants 10 points par prisonnier délivré et non repris.

5 points si le prisonnier est repris avant d'atteindre le refuge.



Vœux d'un enfant au Petit Jésus

Mon cher Petit Jésus, c'est la nouvelle année,
J'ai dit à mes parents mon plus beau compliment,
Je viens auprès de Toi terminer ma journée,
Car je voudrais t'offrir mes vœux joyeusement !

Mais un vrai compliment, je ne saurais le faire,
Les livres parlent bien, je ne suis pas comme eux !
Et puis tous ces grands mots, tu ne les aimes guère,
Mon langage enfantin te plaira, certes, mieux !

Les plus jeunes bergers qui venaient à l'Etable
T'apportaient dans leurs bras leur cher petit agneau.
Moi je n'ai rien, hélas ! qui te soit présentable,
Et j'aurai tant voulu te faire un beau cadeau !

Toi qui m'as tout donné, Jésus, mon petit frère,
Que pourrais-je t'offrir pour contenter ton cœur ?...
Ma bonne volonté, mon travail, ma prière,
Seront, je le sens bien, mon présent le meilleur.

Pour te faire plaisir, je serai toujours sage !
Toujours !... c'est beaucoup dire et c'est longtemps prévoir !
Pourtant, chaque matin, je veux, avec courage,
A ton cœur, bon Jésus, confier mon devoir !

Mais tu me dis tout bas, ce que tes vœux réclament :
C'est l'amour des pécheurs qui s'éloignent de toi,
Je puis te souhaiter de conquérir leurs âmes,
Et de leur rendre un jour la Paix avec la Foi !

Je te confie encore les pays, loin de France,
Où jamais, jusqu'ici, n'a retenti ta voix,
Les nouveaux baptisés grâce à la Sainte-Enfance,
Les petits négrillons et les petits Chinois !

Règne, ô mon doux Jésus, par tes saintes paroles,
Et, surtout, sois le Roi bien-aimé des enfants,
Qu'ils soient nombreux ceux-là qui t'aiment, te consolent :
C'est le vœu le plus cher à tous les Cœurs Vaillants !

O. Déhème.



UNE CORBEILLE DE LIVRES

La maison Gautier-Languereau est une de celles qui fournissent à la jeunesse de France le plus de lectures, et des meilleures. Tout ce qu'elle publie est choisi avec soin, présenté avec goût, et l'on peut se fier à elle.

Je vais pourtant lui faire un reproche : c'est qu'elle ne pense pas assez aux petits garçons. Je viens de recevoir de sa part plusieurs volumes et ils s'adressent tous aux fillettes.

Mais je tiens à vous les signaler, d'abord parce que « Cœurs Vaillants » comptent beaucoup de petites lectrices, ensuite parce que ces livres, au bout du compte, sont parfaitement capables d'intéresser ou d'amuser les futurs électeurs (Bon ! cette façon de m'exprimer est défectueuse, puisque les femmes ne tarderont pas à être électrices à leur tour !)

Voici, de l'excellent écrivain André Lichtenberger, qui aime tant et connaît si bien les enfants, *Marraine chez Nane* (11 fr.), avec des illustrations fort comiques d'Henry Morin. La marraine de Nane vient la voir... et je n'ai pas besoin de vous dire qu'il leur arrive à toutes deux de nombreuses aventures.

Voici l'illustre Bécassine dans une nouvelle période de son existence : *Bécassine aux bains de mer* (19 fr.). Elle n'y rencontre rien de moins qu'un maharadjah, et si elle se trempe dans l'eau, je vous garantis qu'elle n'y reste pas longtemps !

Pour les plus petites, voici *Mademoiselle Mimi en vacances* (8 fr.), de H. Lauvernière, dessins en couleurs de Jacqueline Duché, un album tout à fait charmant, qui fera les délices de nos benjamins.

♣

Un livre qui vous est spécialement destiné, mes chers petits, vous le trouverez chez Desclée, de Brouwer et Cie ; ce sont ces *Frais minois* (7 fr.) dont le R. P. Hubiet donne une seconde édition augmentée. Les braves enfants que ceux qu'il dépeint ! Comme vous vous passionnerez pour eux ! Comme vous les suivrez dans les épisodes de leur vie de collégiens ou de scouts, et avec quel élan vous aurez envie d'imiter leur exemple ! Ils sont d'autant plus sympathiques qu'on les sent observés sur le vif par quelqu'un qui vit au milieu d'eux.

♣

C'est une idée fort ingénieuse qu'a eue G. Fraipont d'écrire de *Nouvelles Histoires sur de vieux proverbes* (un volume illustré par lui-même, H. Laurens, éditeur, 9 fr.). Les proverbes sont bien connus, mais les histoires sont toutes neuves, et remarquablement drôles. On ne sait qu'admirer le plus, de la plume du narrateur ou de son crayon. Il y a là de quoi passer deux ou trois bonnes heures, et en faire profiter ensuite les camarades en leur racontant ces histoires.

♣

Peut-être quelques-uns parmi vous ont-ils eu entre les mains les somptueux *Contes du ver luisant* qui ont valu l'année dernière, à Mme Roche-Mazon, le prix littéraire du Lycéeum de France. Le même auteur vient de publier les *Contes de la couleuvre*, que met aujourd'hui en vente la librairie Boivin. C'est un très beau livre, qui coûte 25 francs, mais qui les vaut bien. Mme Roche-Mazon y parle de toutes sortes de choses, avec cette imagination et ce style pittoresque qu'elle a. Je n'aime pas beaucoup « Le Coin de terre », qui semble se terminer (on n'en est pas bien sûr) par ce péché affreux qu'est un suicide ; mais « Le Miracle de l'enfant » est tendre, ingénu et touchant.

R. D.

monie de l'orchestre. Ephraïm seul suivait, prodigieusement intéressé, le déroulement du film.

Et soudain sur l'écran, en lettres gigantesques, un titre se dessina : « La capture des éléphants dans la forêt vierge ».

Moumouth perçut nettement que toute l'assemblée des spectateurs haletait d'attente curieuse. Ah ! s'il avait pu lire les grandes lettres ! Mais il était Américain... Alors, il attendit l'image.

Profitant de l'immobilité de Moumouth, alors qu'il regardait de tous ses yeux l'écran du cinéma, Jappy, avisant à sa hauteur le dessus d'une grande armoire, d'un bond s'y était juché pour mieux voir lui aussi, et surtout parce que, avec l'instinct très sûr dont sont doués les animaux, il avait l'impression étrange que, dans quelques instants, allait se produire une catastrophe. La panière, sur le dos de l'éléphant, tanguait, en effet, d'inquiétante façon. Jappy jugea donc plus prudent de déguerpir. Se voyant tout seul dans le panier, Ephraïm pensa, lui aussi, qu'il serait beaucoup mieux à son aise pour admirer le film du haut de cette armoire ; et puis, il était acrobate ; un rétablissement à la force des poignets lui parut chose fort agréable. Il se hissa donc à son tour et s'assit sur l'armoire, les jambes pendantes, abandonnant ainsi la panière de l'éléphant.

La capture des éléphants dans la forêt vierge ! Titre prometteur pour les nombreux enfants assis sur les strapontins, car c'était surtout une représentation enfantine donné le matin de si bonne heure. Mais, justement, l'annonce de ce film avait amené bien des grandes personnes : des messieurs d'âge mûr et des dames respectables ; leur assistance compacte garnissait les rangées du haut de la salle, tout près de Moumouth. Eux aussi, comme l'éléphant, comme Jappy, comme Ephraïm, comme la foule des enfants massés en bas de la salle, attendaient avec impatience que se déroulât le spectacle de la capture des éléphants dans la forêt vierge.

Mais, me direz-vous, comment tout ce peuple-là n'avait-il pas pris garde à l'entrée certainement un peu bruyante de l'éléphant ? Car, enfin, ils avaient des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ! Mais la musique du cinéma jouait à ce moment une marche si entraînante, leur attention se trouvait tellement concentrée sur l'écran, et Moumouth, habitué à marcher sur les sentiers de l'aventure, avait pris de telles précautions de Peau-Rouge, que personne ne l'avait vu ni entendu entrer. Et puis Moumouth, curieux comme une concierge, en était venu presque à retenir son souffle tellement cette fantasmagorie de figures passant et repassant sur l'écran l'avait entièrement fasciné. Oui, il retenait son souffle ; quelque chose, cet obscur instinct qui sommeille au fond de l'âme des bêtes, l'avertissait qu'il se préparait dans cette salle quelque chose d'extraordinaire.

Et ce fut soudain, sur l'écran, l'apparition de quatre superbes éléphants, gris ceux-là, la tête fièrement dressée dans une attitude de sauvage défi. Sans doute ces quatre-là devaient être les héros du film. Mais l'assistance ne saurait jamais par quelles aventures ils avaient passé avant d'être capturés et d'aller rejoindre quelque Jardin des Plantes ou une ménagerie, pour la plus grande joie des petits enfants. Moumouth, en effet, d'un coup d'œil venait de reconnaître en l'éléphant le plus grand, le plus fort, le plus insolent aussi, son rival d'autrefois dans la forêt vierge, celui contre lequel il s'était battu si souvent sans jamais réussir à le vaincre. Il l'eût reconnu entre mille à son œil gauche qui louchait de méchante façon, alors que lui, Moumouth, regardait les gens bien en face, parce que, lui, s'il était fort, il n'était ni astucieux ni méchant. Mais les souvenirs de tant de luttes passées, de ruses déloyales de la part de son ennemi qui l'avait trop souvent attiré dans des embûches dont il n'avait sauvé sa vie qu'avec peine, ces souvenirs-là remontaient soudain comme un immense flot dans la mémoire de l'éléphant et le secouèrent tout entier d'une indignation furieuse.

(*A suivre.*)



Réponses aux questions posées dans le numéro 51

Comble

Réponse. — Ne pas vouloir monter dans un escalier dérobé.

Logogriphe

Pair. — Air.

Métagramme

Girouette. — Pirouette.

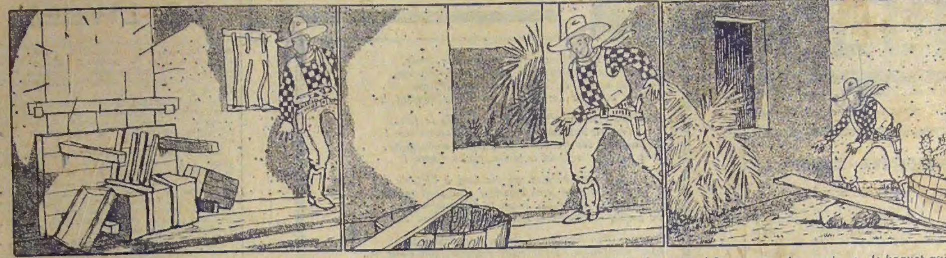
Mots carrés

C R O I X
R O S S E
O S I E R
I S E R E
X E R E S

JIM BOUM, CHEVALIER DU FAR-WEST

Un vilain tour !

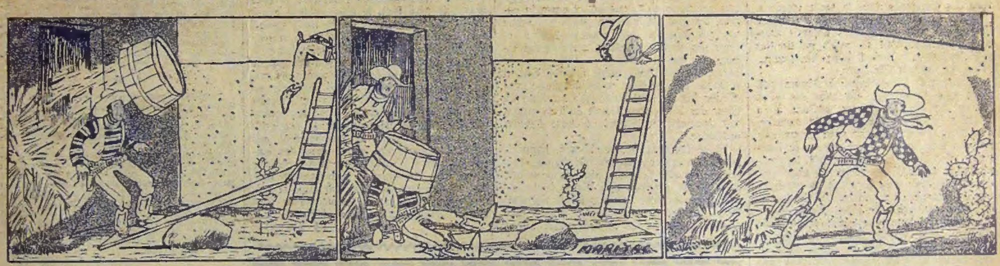
RESUME. — Envoyé comme shérif, avec mission de remettre l'ordre dans une localité lointaine du Far-West, où le banditisme règne en maître, Jim Boum se voit, dès les premiers jours, fort malmené par la population composée en majorité d'aventuriers sans scrupules. A la suite de l'arrestation de deux de leurs acolytes, toute la lie de Rio Blanco donne l'assaut à la prison locale. Jim Boum résiste de son mieux, mais toutes ses munitions sont épuisées.



La position devenait intenable. Voyant que Jim Boum avait épuisé toutes ses munitions, les assiégeants se ruaient maintenant, en hurlant, sur la porte de la prison, heureusement barricadée. Il répugnait à Jim Boum de s'enfuir comme un lâche des locaux dont il avait la garde. Deux solutions se heurtaient dans son cerveau : lutter jusqu'à la limite de ses forces et mourir en brave, ou s'éclipser quitte à revenir à la charge avec du renfort. La première solution était belle, mais inutile à la société. La deuxième, au contraire, était pleine de bon sens. Jim Boum choisit celle-ci et bondit vers la fenêtre donnant sur les jardins de la prison. Soudain son regard se porta sur le baquet qui avait servi à capturer Jack-le-Loup. « Si je pouvais leur jouer encore un bon tour avant de partir », se dit-il. Jamais embarrassé, Jim Boum eut vite trouvé le joint. Il mit le baquet en bascule sur une planche et le remplit d'eau. On allait bien rire !



Posté près de la fenêtre, Jim Boum voyait la porte fléchir de minute en minute sous la poussée sauvage de la horde des outlaws. Elle céda avec un vacarme assourdissant. A la vue de Jim Boum, celui qui semblait mener la bande, mettant en joue notre héros, lui cria : « Hands up ! » Pour toute réponse Jim Boum bondit vers la fenêtre et sauta. Rageur, son adversaire bondit à son tour et suivit le même chemin, mais il était loin de se douter de ce qui l'attendait. Jim Boum franchissait déjà les premiers échelons d'une échelle, qu'il avait placée là pour faciliter sa fuite, quand le bandit, emporté par son élan, franchit l'encadrement de la fenêtre.



Il ne put éviter l'atterrissage sur la planche qu'avait posée là notre héros. Il envoya voltiger le baquet d'eau, qui déchargea son contenu sur lui et vint le coiffer magistralement, en l'assommant à demi. Jim Boum, de son côté, venait d'atteindre le sommet du mur et l'enjambait prestement. Se sentant sauvé, avant de sauter en bas du mur, il voulut s'assurer du résultat de son petit stratagème. Son adversaire était affalé par terre avec le baquet sur la tête, les vêtements mouillés jusqu'aux os. Se laissant glisser par terre, Jim Boum s'éclipsa en vitesse, espérant bien enlever le plus tôt possible un cheval à ses assaillants, pour lui permettre de s'enfuir dans les montagnes toutes proches de l'Apacheria.

Des larmes au sourire

(Suite de la page 4.)

— C'est promis...

En place. Un déclic bref et, sur le mystérieux papier, s'alignent les frimousses roses des petits loups de la meute et les saluts qu'ils ont multipliés...

Et, rêveur, le chef rentre chez lui. Ce soir, profitant de sa dernière heure de liberté, il développera ses clichés.

Tard dans la nuit, la lampe voilée de rouge clignote. C'est fait, le bain est réussi. Très nette sur le papier brillant, la meute envoie un salut unanime à celui qui la contemple. Et celui-ci s'attarde, il examine l'un après l'autre chaque visage, ces visages dont il connaît si bien toutes les expressions.

Voici André le batailleur, Yves le tranquille, Jean l'orgueilleux. Tous ont des yeux tristes et des traces de larmes peuvent se relever chez certains. Et, dans son coin, ce tout petit qui se dresse seul, souriant, riant même d'un joli rire qui révèle des fossettes, des dents tombées, mais qui surprend le chef. Comment, c'est Pierre ! Pierre le timide, le sensitif, celui dont il craignait justement le plus de larmes. Un peu étonné, le jeune chef regarde et cherche à deviner ce que peut signifier cette gaité inattendue. Mais, impénétrable, le joyeux visage enfantin pose toujours la même énigme :

— Bah ! dit le chef en éteignant sa lampe, il est si petit, il ne sent pas comme les autres.

Mais, le lendemain, la maman du petit éclaircit le mystère. Pierrot était rentré chez lui malade de chagrin et, lorsque couché, bercé dans les bras maternels et détendu par les larmes, il avait pu s'expliquer, sa mère, étonnée, lui avait dit :

— Mais mon Pierre, tu riais tant aujourd'hui !

Alors, il répondit, avec un gros soupir :

— Oh ! oui, mais c'était pour m'entraîner. Le chef disait toujours qu'il fallait « relever les coins ». Alors, pour lui faire plaisir, je n'ai pas voulu pleurer.

. . . .

Au fond de la cantine légère que le chef a emportée, il y a le loup gris, une fleur sèche, la copie du compliment; mais dans son portefeuille, qu'il ouvre matin et soir, et chaque fois qu'il veut lui aussi « relever quand même les coins », il y a la photo de la meute; et le sourire forcé du petit loup sert parfois d'exemple et toujours de réconfort, à son vieux loup.

Louve sauvage et vigilante.

Imp. Commerciale (H. Poirier, imp.), 5, rue Lamartine, Paris (9e). Le gérant : NEGUIN.

Coin des Louveteaux

Des larmes au sourire

Pas grand pour ses huit ans, mince et frêle, deux grands yeux couleur de pervenche, brillants comme des étoiles dans un visage rosé de blondin : tel était mon ami Pierrot. Il ne faisait pas grand bruit, passait facilement inaperçu, mais, dans sa petite tête se bâtissaient les projets les plus héroïques et les plus fous, les aventures les plus extraordinaires et les plus périlleuses.

Et cela mettait comme un rêve au fond des pervenches qu'il levait sur moi, confiantes, pour me dire bonjour. Alors, comme Pierrot m'honore de sa confiance, quelquefois j'interrogeais et, quelquefois aussi, il me racontait la belle histoire qui trottait dans sa petite tête.

Ce fut ainsi qu'un soir, rayonnant, expansif comme je ne l'avais jamais vu, il me raconta son entrée à la meute :

— Oh ! une si chic meute, avec un chef !!!

Et, tandis que Pierrot me parlait de son louvetier, ses yeux devenaient des bouquets d'étincelles. Tous les jeudis, depuis ce jour, je recevais le compte rendu de la réunion conté d'une voix enthousiaste ou voilée de rêve selon qu'il



On va prendre une photo.

s'agissait d'un jeu ou d'une histoire belle, oh ! si belle.

Et voici qu'un de ces soirs, comme les petits pieds tapant sur l'escalier je courais ouvrir la porte, je reçus contre moi petit Pierre en sanglots. Croyant à une chute ou à une mauvaise rencontre, je cherchai où il avait mal. Entre deux hoquets, essuyant ses yeux avec son foulard, faute de trouver dans son mouchoir [illegible] une place sèche, Pierrot m'avoua le motif de sa peine. Son chef partait pour faire son service militaire et dimanche serait la dernière réunion.

— Mais il reviendra, hasardai-je.

— Oui, mais dans onze mois seulement. Pensez combien cela fait de réunions sans le voir !

Et Pierrot de se désoler de plus belle.

. . . .

Le dimanche, au local, grand branle-bas, comme vous le pensez. Les sizeniers se sont concertés. Les blancs offriront au chef des fleurs (quelques dahlias d'arrière-saison). Les gris réciteront un compliment écrit par leur sizenier, un compliment où il est beaucoup parlé de la jungle et où les futurs camarades qui privent les petits loups du chef tant aimé sont traités d'affreux Bandar-log. Enfin, les noirs, parmi lesquels est un artiste, apportent triomphalement un loup dont les poils, tracés en noir, représentent le nombre de jours que le soldat doit passer loin de sa chère meute.

— On en effacera un chaque jour, explique l'auteur du chef-d'œuvre.

Donc la meute est sur pied et, tout l'après-midi, dans cette dernière réunion qui est encore plus chic que les autres, c'est vraiment une meute modèle.

Cercle de parade ! Les blancs, les gris, les noirs s'avancent successivement, bien émus. Quelques mots du chef. Ah ! comme il est vraiment le grand frère, comme il comprend bien ses petits loups, et comme il dit juste les paroles qu'il faut pour atténuer leur chagrin ! Mais c'est trop fort ! Des lèvres se contractent, des nez se froncent et, bientôt, des yeux pleurent, mais pleurent comme tombe la pluie en hiver.

Le chef remonte les courages :

— Allons, rentrez vos larmes et mouchoirs et, pour conclure, un beau hurlement !

Mes petits loups, qu'il fut bien poussé, ce grand hurlement-là !

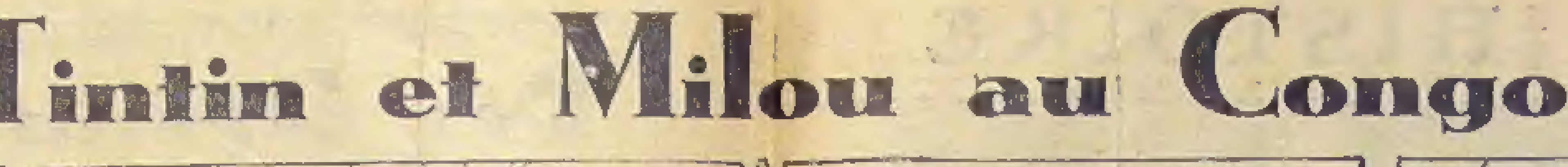
Il faut partir. Les mains se pressent, tièdes, un peu poussiéreuses, dans la longue patte du chef. Mais une minute. On va prendre une photo pour que le louvetier, dans sa garnison lointaine, emporte un souvenir vivant de ses petits frères et les revoie souvent !

— Vous direz bonjour, le matin et le soir, chef ?

(Voir la suite page 8.)

Tintin et Milou se sont embarqués à Bordeaux, à destination du Congo.

Après une aventure sinistre qui a failli coûter la vie à ce pauvre Tintin, ils font la rencontre d'un bon Père Missionnaire qui les conduit à son poste.

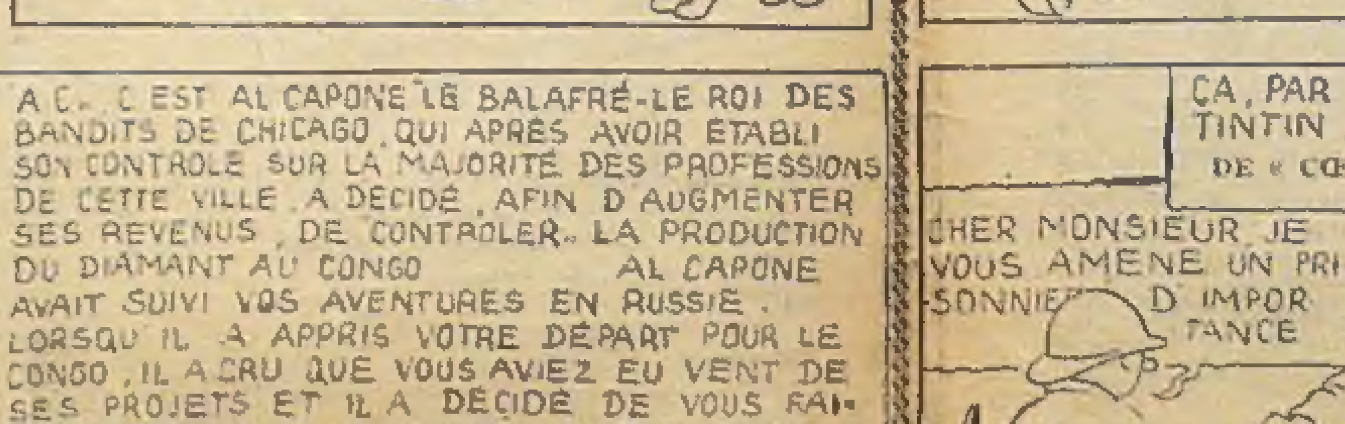


Tintin et Milou au Congo

Mais un chef de la tribu des Ba-Baoro'm, les adversaires de celle des M'Hatouvou, veut faire périr Tintin.

Milou apporte à Tintin une lettre qu'il vient de trouver et qui lui permet de découvrir un espion qu'il va pouvoir interroger.







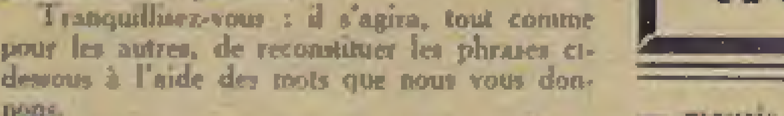


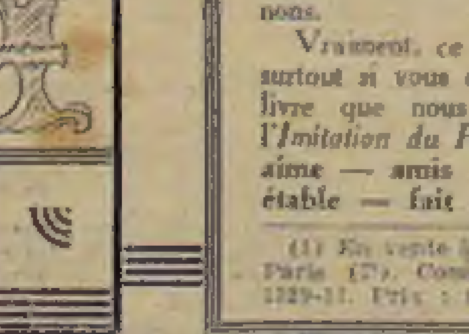






NOTRE GRAND CONCOURS





Eh bien ! la voici la septième question que je vous avais promise.

Tranquillisez-vous : il s'agira, tout comme pour les autres, de reconstituer les phrases ci-dessous à l'aide des mots que nous vous donnons.

Vraiment, ce concours est des plus faciles, surtout si vous avez pu vous procurer le joli livre que nous vous avons recommandé : l'*Imitation du Petit Jésus* (1).

aime — amis — autour — descendu — étable — fait — gêner — lit — maison — mourir — mourir — obéir — ouvrier — palais — pauvres — plaisir — rester — roi — suis — sacrifier — servir — tranquille — vivre.

Se ..., c'est se déranger, se ..., pour me rendre ..., pour ..., pour faire ... ou seulement pour montrer qu'on ... C'est ainsi que j'ai ... pour les hommes. J'aurais pu ... dans mon Ciel, ... en mon éternité, et je suis ... sur la terre. J'aurais pu y ... dans un grand ..., et j'ai mieux aimé d'abord une ..., puis une petite ... toute simple. J'aurais pu être ... et j'ai mieux aimé être ... J'aurais pu avoir pour ... les ... de ce temps, et j'ai vécu avec les ... gens. J'aurais pu ..., enfin, dans un ... avec tous ceux qui m'aimaient ... de moi, et j'ai voulu ... seul sur la croix.

Je crois qu'il n'est pas superflu de vous répéter que vous devez garder toutes vos réponses jusqu'à la fin du concours.

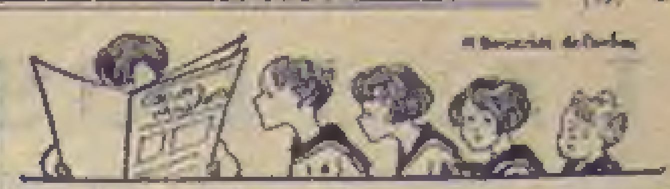
Cela ne veut pas dire que vous deviez ne les chercher que lorsque vous aurez toutes les questions. Cela vous donnerait un trop grand travail ; il vaut mieux que, chaque semaine, vous prépariez la réponse que nous demandons ; ainsi vous avez tout le temps de préparer un travail bien net, bien soigné. Ne l'oubliez pas, la commission des concours sera très sévère sur la propreté des travaux qui lui seront envoyés et donnera une note spéciale pour la manière dont vous aurez présenté vos réponses.

Allons, tous à l'ouvrage !

Votre ami, Jacques Cœur.

(1) En vente à l'Ogéo, 56, rue de l'Université, Paris (7e). Compte chèques postaux : Paris 1329-11. Prix : 8 fr. 25 franco.





Les Mémoires d'un poupon de celluloïd

Résumé

Un beau poupon de celluloïd attend, derrière la vitrine du marchand de jouets, qu'un acheteur vienne le délivrer de sa prison.

Un vieux monsieur, à l'air bien respectable, mais pauvre d'allure, le choisit et le rapporte à sa petite fille dont la joie ne connaît pas de bornes.

La petite France, malade jusqu'alors, reprend des forces.

Le bonheur semble revenir dans la maison. Le jour de la Pentecôte, M. Pagliano tient les orgues de la cathédrale. Quel honneur pour l'artiste qui a conquis le titre d'organiste. Il donne des leçons de chant, en particulier à une jeune femme riche, Mme Valbert.

Mme Valbert semblait, ce jour-là, extrêmement fatiguée.

« Je suis désorganisée ! expliqua-t-elle. Ma bonne d'enfants m'a laissée ce matin ; l'institutrice des petites part aussi... J'ai été obligée d'amener ma fille avec moi. J'espère, Monsieur, qu'elle ne sera pas trop insupportable !... J'en ai une plus grande ! celle-ci est mon numéro deux. »

Elle ôta ses gants et son chapeau, redressant,



— Non ! non ! non !... moi veux pas !

d'un geste lassé, sa tête couronnée de cheveux trop lourds. France, assise devant la table, écrivait un devoir. M. Pagliano et Mme Valbert se dirigèrent vers le piano. Zézette, avisant, sur une chaise, le sac de sa mère, parut bientôt complètement absorbée.

Au milieu des accords, un bruit métallique fit sursauter les virtuoses. Zézette, ravie, brandissait le sac ouvert et vide ; des sous roulaient encore dans toutes les directions.

— Petite vilaine !... jeta Mme Valbert énervée.

— Tout par terre !... Moi fait tomber !... clama triomphalement Zézette qui, entre parenthèses, parlait fort mal pour ses trois ans.

— Je le vois bien que tu as tout fait tomber ! gronda sa mère.

En un instant, trois personnes furent à quatre pattes. Zézette, trouvant le jeu joli, en profita pour disparaître sous la table, d'où nulle objurgation ne réussit à la déloger.

Mme Valbert poursuivait sa monnaie sous les meubles. M. Pagliano eut l'idée, pour apprivoiser Zézette, d'aller me prendre sur le buffet. Geste infiniment simple qui allait pourtant changer ma destinée !...

L'effet fut immédiat : on vit émerger la tête mutine. Cinq minutes plus tard, Zézette, blottie en un coin, suçait consciencieusement l'un de mes pieds.

A vrai dire, je ne trouvais pas fort agréable cette façon de me balancer la tête en bas ! Je ne prévoyais guère l'explosion de désespoir qui allait suivre.

Quand il fut question, pour la petite, de me remettre à M. Pagliano, des cris effrayants éclatèrent :

« Non ! non ! non !... Moi veux pas !... »

Zézette ne pleurait point ; elle hurlait. France et son grand-père se consultèrent du regard.

« Elle est si petite !... Laissons-la lui !... »

Mme Valbert se confondit en excuses. Au fond, cette concession, qui calmait sa fille, la ravissait. Remorqué par l'intraitable Zézette, je franchis le seuil de la modeste demeure où j'avais vécu de douces années. France, je l'ai dit, ne jouait plus à la poupée. N'eut-elle pas un regret, un pincement au cœur en me voyant partir ?... Pour moi, je n'ai jamais pu m'habituer à cette rigueur du destin qui veut qu'ici-bas rien ne soit immortel. Bien des gens, en définitive, doivent penser comme moi. A peine une relation se transforme-t-elle en amitié, qu'elle disparaît et fait place à d'autres.

Sens est une des rares villes où l'on monte encore, pour se déplacer, dans une voiture traînée par un cheval ! L'auto des Valbert, qui nous transporta immédiatement à la jolie maison du cours Tarbé, faisait presque exception à l'époque dont je parle. Je n'étais, comme bien on pense, jamais monté en auto.

(A suivre.) Berthe Colardeau.